

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 2.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 9 JANVIER 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMI pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

"Il a été fidèle à son parti," par L.-O. David.—Le Canada français et sa littérature, par Raoul Frary.—Le métier de roi, par A. Gélinas.—Montréal en 1806.—Avant 1760, par Benjamin Sulte (suite).—Histoire de l'île-aux-Coudres, par l'abbé Alexis Mailloux (suite).—La bande rouge, par F. du Boisgobey (suite).—Choses et autres.—La mort d'un chrétien.—Faits divers.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Montréal : L'église paroissiale et la Place-d'Armes, en 1846; La rue Notre-Dame, à l'ouest de l'église paroissiale, en 1806; Afghanistan : Le fort d'Ali Mustajid, dans la passe de Khyber; Le gîteau des Rois; Ottawa : Façade de Rideau-Hall, résidence du gouverneur-général.

"IL A ÉTÉ FIDÈLE À SON PARTI"

Voilà, de notre temps, le plus bel éloge que l'on croit pouvoir faire d'un homme qui arrive ou qui meurt. Tout le monde dit cela, et nous-même nous l'avons dit, sans faire les distinctions nécessaires.

Il y a de ces opinions ou de ces phrases banales qu'on accepte sans les discuter, qu'on répète par habitude et qu'on applique à tort et à travers.

"Il a toujours suivi son parti," dit-on; dans certains pays, en Angleterre, surtout en France, où les partis sont séparés par des principes fondamentaux, en politique comme en religion, cela peut être un éloge; les questions de détail, d'administration sont peu de chose comparées aux grands problèmes de la forme et de la constitution des gouvernements. Être royaliste ou républicain toute sa vie, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, malgré les défauts et les fautes de son parti, peut être un mérite.

Mais ici, au Canada, où rien ne divise profondément les esprits, où, en général, les chefs ont la même manière de voir relativement aux grands principes qui constituent le fondement de l'ordre social, c'est bien différent.

"Il a suivi son parti" peut fort bien vouloir dire que celui dont on parle a préféré son parti à sa conscience, ou à l'inté-

rêt de son pays, ou qu'il n'a pas eu assez d'énergie, de patriotisme, d'honnêteté pour réprover chez ses amis ce qu'il avait reproché à ses adversaires. Un homme a moins le droit ici que partout ailleurs d'excuser les fautes de son parti, ses tergiversations et ses erreurs en invoquant la raison suprême du salut du pays, de la conservation de la société. Par exemple, ceux qui redoutaient les dangers de la Confédération ont eu tort de l'accepter seulement par crainte de voir arriver les libéraux, et ceux qui, après avoir demandé la protection à grands cris, la repoussent aujourd'hui parce qu'elle est utile au parti conservateur, n'ont pas moins tort.

Si tout le mérite en politique consiste à suivre son parti les yeux fermés, les libéraux qui dénoncent l'affaire du Pacifique doivent donc approuver les conservateurs qui ne se sont pas séparés de leurs chefs sur cette question, et les conservateurs doivent admirer ceux qui, après avoir demandé la protection, l'ont abandonnée et la repoussent aujourd'hui? Et ceux qui, dans la presse ou sur les hustings, prêchent au peuple l'obligation de condamner les fautes de leurs adversaires et de se séparer, par conséquent, du parti qui a commis ces fautes, ont donc grandement tort?

Suivre toujours son parti n'est donc pas suffisant pour consacrer la gloire et le mérite d'un homme, et peut être souvent une preuve de lâcheté ou d'égoïsme. Autrement, un parti ne serait qu'une association d'hommes liés ensemble pour servir leurs fins personnelles, et toujours prêts à tout sacrifier, morale, religion, patrie, à l'intérêt suprême du parti. Pour rester au pouvoir ou y arriver et mériter l'honneur d'avoir été fidèle à ses chefs, il faudrait abdiquer sa conscience et sa raison.

Il est temps qu'on rende aux mots leur signification, au bon sens et à la morale leurs droits méconnus; qu'on fasse disparaître des notions si dangereuses pour le cœur et l'esprit de la jeunesse, si funestes en général à la société.

Nous ne voulons pas dire qu'il n'y a pas de mérite, ici comme ailleurs, à servir son parti, quand on l'a fait consciencieusement, sans renoncer à ses principes et faire violence à sa conscience, et c'est dans ce sens qu'on peut quelquefois louer un homme d'avoir été fidèle à son parti. Mais nous ne voulons pas qu'on transforme en principe absolu une règle qui, dans ce pays plus que dans tout autre, souffre des exceptions, ou, pour parler plus clairement, qu'on fasse toujours un mérite à un homme de ce qui devait être souvent sa condamnation devant Dieu et devant les hommes.

Ce qui fait que, à notre époque, on estime tant ceux qui sont fidèles avant tout à leur parti, et on tient si peu compte de l'indépendance, c'est qu'ici les partis tendent à devenir de plus en plus de simples associations de protection et de secours mutuel. Les gens se ruinant dans la politique ou y entrant avant de rien posséder, sont obligés d'en vivre et se croient forcés de consulter en toutes choses bien plus leur intérêt personnel que celui du pays. Un homme, dans un pareil état de choses, n'a de valeur qu'en proportion de ce qu'il donne à l'association, et l'indépendant est un être isolé, perdu dans la masse politique, et, par conséquent, méprisé par les deux partis qui ne peuvent compter sur lui.

Que de services pourtant pourrait rendre un groupe d'hommes indépendants, assez fort pour obliger les deux partis à marcher dans la voie droite, en tenant la balance du pouvoir entre les deux, et en faisant pencher la victoire d'un côté ou de l'autre, suivant les circonstances!

Mais où sont-ils ces hommes assez riches, assez intelligents et assez désintéressés pour constituer ce groupe indépendant? Généralement, ceux qui voudraient être indépendants ne le peuvent, et ceux qui le pourraient ne le veulent pas.

Quoi qu'il en soit, commençons par éviter le danger qu'il y a à poser comme principe que tout homme qui est avant tout fidèle à son parti est nécessairement un homme de mérite, et le reste viendra avec le temps, la science, la fortune et les circonstances.

L.-O. DAVID.

LE CANADA FRANÇAIS ET SA LITTÉRATURE

(Troisième article)

Les Canadiens-français devaient cultiver l'histoire avec d'autant plus d'ardeur que leur histoire nationale est fort honorable, et qu'il leur est utile de la faire connaître. C'est le fondement de leurs droits, le recueil de leurs titres et la garantie de leur avenir. Ce genre littéraire est un de ceux qui fleurissent le mieux dans des conditions d'ailleurs peu favorables. Là, en effet, il n'y a point de concurrence possible, il n'y a point d'importation qui étouffe la production indigène. Un peuple ne peut pas faire venir du dehors ses propres annales, tandis qu'il peut recevoir de l'étranger presque tous ses autres livres.

Remarquons cependant que, depuis quelques années, la France est moins indifférente au sort de ses enfants séparés. Les érudits et les écrivains de ce côté de l'Atlantique commencent à s'occuper des colons du Saint-Laurent. Il serait injuste de passer sous silence des travaux tels que l'étude de M. Rameau sur l'Acadie, et la *Vie de Montcalm*, par M. Ch. de Bonnechose. L'Académie française, en couronnant cette biographie émouvante d'un héros à la Plutarque, vient de donner à son tour le témoignage de sympathie à cette Nouvelle-France, où le souvenir de Montcalm est si pieusement gardé.

On remplirait toute une bibliothèque des seuls ouvrages historiques que les Canadiens-français ont écrits sur leur propre pays. Il faudrait placer au premier rang les histoires de Garneau et de l'abbé Ferland, qui forment chacune trois volumes. Ce n'est point cependant sur ces monuments, dont on est justement fier à Québec et à Montréal, que nous attirerons l'attention de nos lecteurs. Nous passerons sous silence, quoi qu'il nous en coûte, les travaux si considérables de M. l'abbé Casgrain, de M. Le Moine, de M. Dunn et de tant d'autres à qui nous voudrions rendre justice. Puisqu'il faut choisir, nous allons de préférence à ce qui nous semble particulièrement original. Il est un genre de littérature historique qui nous paraît jurer au Canada de beaucoup de faveur et qui en est fort digne : c'est la biographie. Les grands événements sont rares, les hommes remarquables sont nombreux. Ces voyageurs et ces colons se sont de bonne heure dispersés; ils n'ont point

livré de grandes batailles, ni gouverné des nations peuplées. Mais ce sont des créateurs, des fondateurs de villes et d'États; ce sont des patriarches. Les habitants des cités naissantes aiment à entendre raconter la vie du premier blanc qui ait construit sa cabane solitaire là où affluent maintenant les émigrants. En Europe, l'origine de la plupart des localités importantes se perd dans la nuit des temps; chez nous, les Romains n'ont fait que succéder aux Gaulois, et les colonies qui doivent leur existence aux maîtres du monde ont été l'œuvre d'un consul ou d'un César tout-puissant; aussi n'ont-elles pas eu d'enfance. En Amérique, on remonte sans peine au commencement. On coudoie les fils et les petits-fils du hardi pionnier qui a acquis des sauvages ses amis le terrain où s'élève maintenant une métropole; on rencontre encore des vieillards qui ont chassé l'ours, l'élan ou le buffle sur l'emplacement où l'on bâtit un hôtel-de-ville somptueux, une cathédrale ou un palais législatif.

On comprend sans peine quel intérêt s'attache à la biographie de ces ancêtres de tout un peuple. Ce sont pour la plupart des hommes simples, médiocrement cultivés, d'allure assez rustique. Mais il ne faudrait pas croire qu'ils n'aient pas eu conscience de la grandeur de leur rôle. Ces enfants perdus de la civilisation savaient qu'ils accomplissaient des conquêtes fécondes et durables. Ils prenaient possession de tout un monde au nom de toute une race. Ce n'est pas sans un noble orgueil qu'un homme donne le premier coup de hache dans une forêt vierge, confie le premier grain de blé à une terre qui n'avait jamais subi la morsure du soc.

Les *Canadiens de l'Ouest*, de M. Joseph Tassé, sont un recueil de biographies où l'on trouve l'histoire des débuts de certains États américains et la peinture animée des mœurs des premiers voyageurs du Nord-Ouest. C'est une galerie de portraits qui mériterait une longue étude. L'auteur fait passer sous nos yeux toute une série de héros dignes de Cooper, depuis Charles de Langlade, ce gentilhomme français qui conduisit à la guerre une armée de sauvages, jusqu'à Pierre Falcon, le chansonnier populaire de la Rivière-Rouge, ce juge de paix octogénaire qui est complètement illettré; depuis F. X. Aubry, l'intrepide conducteur de caravanes, qui traversa tant de fois le désert, jusqu'à Gabriel Franchère, dont les aventures de terre et de mer sont une véritable odyssée. On ne peut s'empêcher de songer que si nous avions beaucoup d'hommes de cette trempe, nous aurions depuis longtemps franchi le Sahara et noué d'actives relations avec les peuples du Soudan.

Il y a dans le livre de M. Tassé des récits émouvants et des anecdotes piquantes. On y constate par des exemples authentiques l'existence de ces solitaires du désert, anachorètes de la chasse et de la pêche, qui se déclaraient rois d'un lac ou d'une forêt, et qui passaient des années entières dans leur royaume sans voir un blanc, peut-être sans voir un homme. L'un d'eux pria un voyageur qui passait de lui rendre un important service et de lui dire ce que contenait une lettre reçue depuis deux ans, et qui lui devait donner des nouvelles de sa famille.

On est particulièrement frappé, en lisant cet ouvrage, d'un fait qui a déjà été